

## Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 9 juillet 1776

Expéditeur(s) : Frédéric II

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 9 juillet 1776, 1776-07-09

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 04/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/699>

### Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe compatis au malheur qui vous est arrivé de perdre une...

Résumé[Mort de Mlle de Lespinasse] : compassion pour le malheur de D'Al., indication d'un remède, exemple de Cicéron à la mort de Tullie. Espère voir D'Al. « passer quelques mois » chez lui en 1777.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire76.34

Identifiant872

NumPappas1551

### Présentation

Sous-titre1551

Date1776-07-09

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons

Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).  
• Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

## Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePougens I, 328-330. Preuss XXV, n° 171, p. 45-46

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

## Information générales

LangueFrançais

Sourcecat. vente Drouot (E. Charavay expert), Paris, 4 avril 1889, n° 3 : copie de D'Alembert, d.s., « Postdam », 3 p.

Localisation du documentNon renseigné

## Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

---

Pappas 1551

( 328 )

LETTERS  
A  
D'ALEMBERT.  
DU ROI DE PRUSSE.

Potsdam, 9 juillet 1776.

Je compatis au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes; et malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le tems qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop éprouvé, pour mon malheur, ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'âme; il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande

9 juillet 1776

( 329 )

beaucoup d'application, pour écarteler, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellement sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus qu'il est possible. Je vous proposerois de meilleurs remèdes si j'en connoissois. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jeta dans la composition, et fit plusieurs traités dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire sur-tout qu'à votre âge, comme au mien, on doit se consoler plutôt, parce que nous ne tarderons guères de nous rejoindre aux objets de nos regrets. J'accepte, en attendant, avec plaisir, l'espérance que vous me donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine avec moi. Si je le puis, j'effacerai de votre esprit, autant qu'il sera en moi, les idées mélancoliques qu'un événement funeste y a fait naître. Nous philosopheron ensemble sur le néant de la vie, sur la folie des hommes, sur la vanité du stoïcisme,

Rougem. Ann. VII 1799 b. I, pp. 328-330  
09 juillet 1776 Fr. 166 Vol. II à D'Alembert

• 1551  
• 878

et sur le peu que nous sommes. Voilà des matières intarissables, et de quoi composer plusieurs volumes. Faites, je vous prie, en attendant, tous les efforts dont vous serez capable, pour qu'un excès de douleur n'altére point votre santé; je m'y intéresserai trop pour en supporter la perte avec indifférence.

*Du même.*

Potsdam, 7 septembre 1775.

VOTRE lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Silésie. Je vois que votre cœur tendre est toujours sensible, et je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes; il ne faut rien exiger au-delà de ce qui est possible. Si l'on vouloit prétendre d'un homme très-fort et robuste, qu'il renversât le Louvre en s'appuyant contre avec les épaules, il n'en viendroit pas à bout; mais si on le chargeoit de soulever un poids de mille livres, il pourroit y

réussir. Il en est de même de la raison: elle peut vaincre des obstacles proportionnés à ses forces, mais il en est qui l'obligent de céder. La nature a voulu que nous fussions sensibles, et la philosophie ne nous fera jamais parvenir à l'impossibilité: supposé que cela pût être, cela seroit nuisible à la société; on n'auroit plus de compassion pour le malheur des autres, l'espèce humaine deviendroit dure et impitoyable. Notre raison doit nous servir à modérer tout ce qu'il y a d'excessif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute même que celles de l'amitié sont irréparables; et que quiconque est capable d'apprécier les choses, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous savez aimer. Mais comme il est au-dessus de l'homme, et même des dieux, de changer le passé, vous devez songer à vous conserver pour les amis qui vous restent, afin de ne leur point causer le chagrin mortel que vous venez de sentir. J'ai eu des amis et